

*La Maison-Dieu*, 217, 1999/1, 7-20

ALBERT ROUET

## SANTÉ, DÉSIR ET VULNÉRABILITÉ

**L**A NOTION DE SANTÉ ne cesse de recouvrir des secteurs de plus en plus larges. Hier limitée à l'état du corps, la santé concerne aujourd'hui le psychique, le relationnel, le social, bref l'ensemble des liens qu'un homme tisse avec son environnement. Le vocabulaire de la maladie s'étend parallèlement à d'autres domaines : être mal dans sa peau, la Bourse déprime, le chômage gagne comme un cancer... À ces maux il faut porter remède. Il leur faut donc des spécialistes. La détection du mal devient de plus en plus fine, de la stérilité masculine à l'impuissance, de la neurasthénie à la dépression sociale. Est-ce d'ailleurs toujours assuré ?

Si la prévention gagne en fiabilité, on connaît des maladies mortelles qui ne font pas souffrir et ne dévoilent leur présence que trop tard. Malade, frappé à mort, un homme parfois ne souffre pas. De même, alors que toutes les prévisions paraissent excellentes, une affaire s'effondre brutalement sous le coup d'une subite crise de confiance. Elle disparaît, « malade d'un manque de confiance ».

Le corps humain ainsi que le corps social sont frappés de vulnérabilité. Les entreprises se savent mortelles, elles se battent pour vivre. Comment unir, dans une même

société d'abondance, tant de possibilités de bonheur à de si nombreuses fragilités ? Le débat récurrent sur la forte consommation d'antidépresseurs illustre cette contradiction : plus les médicaments se diversifient, plus augmente le nombre de ceux qui ressentent « un mal de vivre ». Même des couples qui rêvent d'un amour éternel gèrent leur union avec parcimonie, à petits pas. Le paradoxe apparent entre l'abondance des produits de santé ou de soins, des traitements spécifiques aux « médicaments d'aise », pour l'individu ou pour la société, et l'extension progressive de la notion de santé désormais placée régulièrement en tête des biens désirables, ce paradoxe mérite attention.

Car il signifie une contradiction plus radicale encore qui oppose une santé supposée normale mais sans cesse menacée et les aléas de la vie qui fragilisent un corps, un couple, un groupe social. C'est la vie, tant chantée et désirée, qui porte en elle les maux qui la frappent. Donc la vie fait peur. D'où le nombre de remèdes, de prothèses et d'assurances qui veulent prémunir contre ces faiblesses. Ce monde est devenu précautionneux. La hantise du sida en est le moderne symbole.

### Technicité et rêve

Aussi largement perçue, la santé globale échappe à la saisie d'une personne. Celle-ci s'en remet donc à des spécialistes chargés de diagnostiquer le mal, de lui administrer des soins appropriés et de le soigner. La technicité augmente de plus en plus. Elle gagne en compétence et ses exploits laissent admiratifs. Elle affine son objet propre et se diversifie chaque jour. Elle se parcellise en sciences parallèles avec leurs chercheurs, leurs budgets, leurs instituts. Le mouvement s'étend à de nouveaux secteurs : ainsi la justice doit élargir son rôle d'application, le droit, pour devenir celle qui va guérir une société de ses éléments malsains. Le tribunal fait plus que juger : il énonce le bien, en justicier.

Tant de spécialités laissent cependant de côté bien des questions. Qu'elles avancent en parallèle reste probable-

ment inévitable : c'est la rançon de leur compétence. Mais un être est plus qu'un cancéreux de l'intestin, plus qu'un chômeur, plus qu'un cas social. Plus et autre : qui lui révélera la radicalité de son existence ? Une blessure locale infeste toute la personne. Soigner la blessure n'est pas identique à guérir la personne. Où trouvera-t-elle quelqu'un pour soutenir son unité intérieure et son unicité sociale ? Sans doute l'engouement pour l'astrologie, les gourous, les médecines parallèles, trouve-t-il, dans ce besoin d'explication unifiante, une de ses causes les plus prolifiques.

La fragilité rend superstitieux. En effet, se savoir fragile ne concerne pas uniquement les analyses objectives, mais touche ce point où la vie déborde la logique raisonnante. La fragilité de l'être en appelle ainsi à des ressources irrationnelles mais supposées existantes. L'astrologie dit la part d'anxiété d'une société rationnelle, comme les médecines parallèles en révèlent le besoin affectif.

La technicité rend l'échec encore plus cruel et incompréhensible. Tant de moyens mis en œuvre, si hautement performants mais si profondément différents de l'objet de leurs applications, donnent au sujet à la fois un sentiment de confiance en leurs qualités et d'insatisfaction de n'être pas reconnu. Ce qui soigne divise : « Je » suis ce membre malade mais je suis autre que ce membre. « Je » suis cette vie blessée et soignée mais je suis autre que ce que visent ces soins. D'où l'importance de plus en plus accordée au « moral » du malade : il faut restaurer son identité pour aider le corps à vaincre la maladie. « Je » est double : malade et lutteur. Qui abandonne le combat s'enlise dans la victoire de la maladie.

Fauste de Riez expliquait que, si un enfant baptisé mourait, il allait au ciel, mais que, s'il survivait, il lui fallait alors un surcroît de force – donc la Confirmation. Sa présentation peut paraître choquante en un temps où la mortalité infantile a considérablement chuté. Mais n'avait-il pas raison de rappeler que toute vie doit être fortifiée et défendue parce qu'elle reste vulnérable ? Il la faut confirmer.

L'abondance actuelle promet la qualité de la vie. Une norme idéalisée, sorte de rêve collectif, celle de la consom-

mation, façonne l'homme. Les prouesses des diverses industries permettent enfin de choisir entre des produits semblables, de payer à crédit, de s'offrir des loisirs, de trouver partout les meilleurs moyens d'épanouir sa vie : les golfs se multiplient, les voyages et les chaînes de télévision... Tant de possibilités se présentent qu'il serait contradictoire et hostile aux entreprises d'en limiter l'offre. C'est possible, donc on y a droit.

Terrible ambiguïté : l'homme n'est fait ni pour la misère, ni pour la maladie, ni pour une mesquine restriction. Il a besoin d'avoir pour être. C'est bien évident. Il serait malvenu à une morale de la pénurie de prétendre comprendre une ère de consommation. Un autre monde est né. Il s'agit donc de le penser à nouveau, non point que la morale d'hier n'ait rien à dire aujourd'hui, mais certainement pas comme hier.

Prétendre ainsi que ce temps refuse la finitude est une précipitation erronée. Il la côtoie, et les techniques qui la veulent adoucir en épousent les contours, donc la soulignent. L'abondance ne masque pas la finitude, c'est la finitude qui avive la faim de consommer. Car cette époque connaît la finitude, elle la veut donc remplie, comblée, épanouie, à chaque âge satisfaite. Le rêve n'oublie pas la finitude, il la peint dorée. Toute blessure apportée à ce besoin de satisfaction apparaît comme une injustice.

Ce monde trop sage, tolérant à tous les petits excès qui ne remettent pas en cause sa logique mais la poussent jusqu'au bout, voit donc dans la santé la première condition pour vivre pleinement le temps imparti à l'existence. Dans la rationalité du comblement, si le corps « ne suit pas », c'est par une sorte d'indécence qui excuse cependant toutes les prudences. C'est le temps des régimes et des écologies. Les maladies sociales appellent plus un traitement pour les rendre tolérables qu'une éradication de leurs causes. Une culture pleine de psychologisme cherche l'équilibre, donc la conformité.

La santé doit suivre. On arrive à se débrouiller sans argent ; malade, on ne se débrouille plus. Il existe un travail au noir, il n'y a pas de santé au noir. Une vérité de l'être s'affiche en elle, inévitable. Dans les paradoxes de

la société, dans les contradictions aisément malléables des mentalités, la santé, adulée et fragile, présente un des derniers points objectifs de la condition humaine.

### Étourdir la vulnérabilité

À des titres divers, la santé occupe une place primordiale dans le budget de l'État et celui des familles. Tant de dépenses prouvent combien notre culture, attachée à la santé, craint de la perdre, donc la reconnaît précaire. Cette attention va jusqu'à générer des conduites globales de prévention. Si la santé rappelle la finitude, celle-ci est marquée par des enchaînements quotidiens. L'abus de l'alcool, les rythmes de vie totalement déséquilibrés, des imprudences au volant ou dans les loisirs... Autant de banalités qui feignent d'oublier la finitude. La conduite d'éviction est ancienne. L'évangile de Luc note déjà, comme motifs de l'aveuglement, des activités aussi ordinaires ou indispensables que manger, boire, acheter, vendre, planter, bâtir (17, 28). Tout peut devenir un divertissement au sens de Pascal, donc un masque.

On ne parle pas de la mort aujourd'hui, sauf par accident. On ne parle pas de la précarité de l'être. Il est indélicat d'évoquer les souffrances d'un amour qui se meurt ; un divorce raisonnable se fait à l'amiable. Trop de travail entraîne la tête mais sclérose le cœur. La société, muette sur ses injustices, admire les battants et néglige les battus. Elle feint de pouvoir réinsérer les exclus dans un système qui les éjecte. Société qui se divertit par son sérieux, par ses sages calculs. Le temps lui-même si mal maîtrisé (tout le monde manque de temps) n'est plus qu'une durée, une excitation et si peu une intensité à goûter. Ne pas maîtriser son temps, c'est se laisser mener par le fax, le téléphone, les affaires, les loisirs. La vie est un long fleuve qui coule. À pleins bords. La révolte n'explose plus, c'est l'intérieur de l'homme qui implose.

Jusqu'au jour où la santé – à laquelle nul ne pensait jamais – se rappelle au bon souvenir de l'homme. D'un

coup, il découvre le vide, l'attente, le temps éthéré des lits d'hôpital, la dépendance. Brutalement menacée, la vie, d'un clin d'œil, dévoile son prix. Plus que le sang qui fuit, une perte d'existence tranche dans le remplissage des jours pour révéler un trou, une béance.

Rien n'est peut-être plus pénible à voir que la plate évolution de certains couples. Un temps ils se sont aimés, jetant par leur amour un pont entre leur commune précarité. L'amour lisait en chacun la même vulnérabilité, une identique contingence. Se sachant périssables tous les deux, ils se voyaient uniques. Face à la mort, devant la non-nécessité, l'amour proclame, en sa fragilité même, l'unicité radieuse de la personne aimée.

Puis le temps qui passe, les conversations qui retombent, les silences qu'aucun des deux ne vainc parce qu'il faudrait retrouver l'origine, la poussière des petites habitudes, le cercle des relations, et lentement, la fragilité existentielle s'ensommeille dans le partage des faiblesses mesquines qui deviennent autant de reproches. L'amour s'enlise dans ces voiles et ces esquives de la vulnérabilité. Rien, en soi, n'est grave. Le couple paraît aller bien. En réalité, il est malade d'étouffement. Sans la conscience de sa propre contingence, un amour peut-il encore grandir ? Faute d'émerveillement, l'habitude constitue le plus profond oubli. L'amour se vide à ne plus inventer.

Tout pousse à oublier la vulnérabilité de l'existence, à fermer les yeux sur le vide de la vie, sur tant d'absurdité subie. Aucun romantisme en cela, mais la simple poussière des jours. Liturgie des cendres : « Tu es poussière, homme » ; liturgies pour les malades ordinaires.

Faut-il revenir, comme en ces revues luxueuses, aux comparaisons avec les chamans, les sorciers, les guérisseurs, pour fonder une anthropologie d'une vulnérabilité apaisée ? Ou plonger dans les sagesses d'Orient pour oublier la souffrance et se fondre dans un vide délicieux ? Mais la vulnérabilité ne fait pas mal, elle laisse sans repos, non comblé, insatisfait. Elle n'est pas le vide, cette eau-mère de la fin, mais une blessure de l'existence. Faut-il

enfin s'engouer pour les rites séculaires de ses enfances afin d'exorciser le temps qui fuit ?

### Fragilité du rite

Devant ses propres blessures, notre société multiplie les rites. Même la technique la plus sophistiquée suit un ordre répétitif, objectif, connu des seuls spécialistes. Plus rien n'est laissé au hasard, aux accidents. Procédures, protocoles, appareils approchent les plaies individuelles ou collectives suivant un déroulement établi et spécifique. Qu'il s'agisse de l'entraînement sportif (saint Paul y voyait déjà un modèle de la conduite chrétienne : 1 Co 9, 24-27), de la gymnastique douce, de la préparation d'un examen médical, du traitement d'une grève, un code règle ces activités. Il n'a pas seulement pour effet de garantir de ne rien oublier, de prémunir contre les excès intempestifs. Outre son efficacité technique, ce code véhicule une signification. Un malade peut fort bien ne rien comprendre à ce qu'on lui fait, il sait cependant que la magie des gestes et des instruments possède un sens pour ceux qui les emploient et qui le concernent, lui. Certaines équipes médicales ont même développé un art de prendre le malade « en douceur ».

Car on s'aperçoit qu'il ne suffit pas de prendre les maladies de front, directement, pour aborder convenablement des problèmes de santé. Certes, il faudra bien arriver à l'affrontement avec le mal, mais la prise en considération du moral du patient aborde le traitement d'une affection par la voie indirecte de la psychologie de la personne. Ainsi, lors de catastrophes, des équipes spécialisées (médecins, psychologues et même prêtres) cherchent à gérer la peine et le deuil. Aux protocoles techniques s'ajoute donc un appareil psychologique.

Cette double approche de la santé met en lumière l'ambiguïté du rite. D'un côté, il protège de l'imprévu. Il introduit dans l'espace « sacré » (salle d'opération, table des négociations) suivant un chemin qui enlève apparemment

aux participants leur côté personnel pour en faire les représentants d'une fonction. Son efficacité appelle l'anonymat. Ainsi peut-il dérouler des schémas prévus, réitérables. Son maintien exorcise la peur (celle du malade qui suit une procédure, celle du chirurgien qui évite le « trac »). Sa rigueur rassure. Jusqu'ici, le rite préserve mais ne guérit pas, condition nécessaire mais non suffisante. Il permet cependant, par la maîtrise des étapes à parcourir, de tenir le temps pour « tenir le coup ». Acte de passage, il introduit du profane au sacré.

Simultanément, cette ritualité reste liée à un ensemble de détails qui, pris un par un, semblent insignifiants, mais dont l'agencement reste indispensable. Deux exemples : la « liturgie » d'une audience de tribunal. Second exemple fort différent : un chef de chœur affirmait qu'une assemblée liturgique chante mal dans le ton de mi, mais chante volontiers en mi bémol ; que, par temps humide, une assemblée ne chante pas. Pourquoi ? il l'ignorait mais le constatait d'expérience. Le rite est donc très fragile, il faut le préserver, le soigner lui-même. Le ritualisme a bien perçu cette faiblesse, puisqu'il entend éviter au rite tout écart dangereux en soi. Ce faisant, il le fragilise encore plus, comme ces chaises vénérables conservées mais inemployées qu'use le temps, ou ces mères abusives qui, cherchant à épargner toute peine, empêchent leurs enfants de devenir adultes. Tout rite est, lui aussi, vulnérable.

Car – autre aspect de son ambiguïté – si le rite donne à voir, il cache ce qu'il montre. Le prévenu voit la pompe du tribunal et cette majesté rend plus redoutable encore le silence des magistrats, plus insaisissable la pointe des interrogations. Le rite ne dit pas où il mène. Il conduit, il introduit, mais, comme une anesthésie avant l'opération, après toutes les procédures et leurs détails, il plonge dans la torpeur au moment où on pourrait savoir. Il enlève aux regards le terme du voyage qui n'appartient qu'au spécialiste qui préside : le chirurgien qui opère, le tribunal qui se retire pour délibérer. Le rite met hors-jeu. C'est ainsi qu'il soulève les doutes qu'il avait pourtant mission d'élucider.

L'obscurcissement du point central reste d'autant plus étrange que, partout ailleurs, la société veut étaler les com-



portements. Malgré certains calculs de responsables de la communication dont les « révélations » servent à cacher l'essentiel, radio, presse, télévision fouillent, présentent, analysent tous les actes privés et publics. Ils donnent une impression de transparence.

Mais la santé est tout sauf transparence. Dans son aspect scientifique, elle peut s'énoncer clairement : telle maladie, tel traitement. Oui, mais qui sait comment réagira le patient, ce terme passif tellement trompeur, pris entre la résignation plate ou le suicide révolté ? Dans son vécu ordinaire, il se sent en bonne santé ou pas. Chacun sait les illusions de ces impressions. La santé reste un *secret*. Aucun rite n'en peut lever les obscurités, malgré les demandes instantes des mentalités qui veulent savoir et attendent du médecin les mêmes exploits techniques que ceux du TGV, cette merveille qu'une biche sur la voie met deux heures en retard.

Peut-on percer le secret de la santé ? De quelque côté qu'on l'aborde, elle conserve toujours, comme la conscience, un côté obscur. La médecine soigne, mais guérit-elle ? Elle avait senti cette distinction, la petite vieille qui, sortant de l'hôpital, demandait : « Mais qui va s'occuper de moi maintenant ? » Fort bien soignée, elle n'était pas guérie, par absence de relation. Or, il est frappant de constater comment le Christ ne fait pas que soigner des malades, il les réintègre dans leurs relations : la belle-mère de Pierre (Mc 1, 31), le lépreux (Mc 1, 45).

La vulnérabilité, ce n'est pas seulement qu'un être puisse tomber malade, c'est qu'il risque toujours de voir ses relations existentielles se diluer, s'attiédir, se scléroser ou disparaître. On s'occupe d'un malade. Mais comment traiter ce manque à être ?

### Vulnérabilité et symbole

Dans un monde où il s'agit de remplir la finitude parce que la vie est courte et périlleuse, s'applique le vieux proverbe d'Isaïe cité par saint Paul : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons » (1 Co 15, 32). Le drame le plus pernicieux n'est pas d'interdire à l'existence tout plai-

sir, comme si la privation soignait le mal en légitimant une restriction de la vie, il est d'enfermer l'existence, de la replier sur la finitude. Le temps est haché en autant d'occasions que de présences successives : il a perdu son fil. Tout est dévalué dans une immédiateté sans recul ni priorité. L'incapacité à accorder une préférence sur ce qui plaît directement, la perte d'exigences pour trier parmi les occurrences et ne pas se laisser mener par elles, soit par dégoût d'une vie qu'on rejette comme insatisfaisante, soit par volonté d'en remplir les moindres interstices, autant d'acharnement sur la finitude accroît la vulnérabilité. Car la faiblesse souligne l'urgence des remèdes. S'étourdir ne résout rien. La santé elle-même devient ivresse de profit, donc une maladie de la liberté, incapable de vivre face à sa vulnérabilité, inconsciente de sa précarité.

Surgit ici une question à première vue indécente : faut-il tout guérir ? Entendons bien cette question : il ne s'agit pas de promouvoir la souffrance en tant qu'elle reste un mal. Aimer souffrir est une façon de ne pas s'accepter. Cependant cette interrogation appelle un discernement sur la santé. Il existe des handicaps incurables, des maladies longues et irrémédiables. Certes, il convient de tout faire pour diminuer la peine et soigner autant que faire se peut. Mais soigner une affection n'est pas guérir en rétablissant la personne dans son équilibre antérieur, ni même en la réintroduisant dans les mêmes relations. Malade ou en bonne santé, la vulnérabilité perdure.

Un corps malade reste relationnel. Il continue de symboliser l'être-au-monde ou l'être-pour-les-autres. La maladie transforme les relations, elle ne les supprime pas. Elle constitue donc non pas un temps stérile, mais l'occasion d'être autrement un homme. D'expérience le saisissent ceux qui affirment : « Il faut être passé par là pour le comprendre. » La pratique des soins palliatifs s'appuie sur ce constat. Humaniser la maladie, c'est-à-dire conserver un sens humain dans l'épreuve même, confère à la douleur une valeur existentielle. La souffrance isole : tel est son drame. Garder un lien, fût-ce en posant la main sur la main d'un agonisant, c'est lui confirmer qu'il vit encore sa pleine humanité.

Dire qu'on n'a pas peur de souffrir reste une affirmation ambiguë. En effet ce courage stoïque peut laisser entendre un déni de la peine et son refoulement, auquel cas ce temps d'épreuve durcit la personne et l'isole. Pire, il occulte la vulnérabilité première, celle du manque d'être. Ou bien, et si dur que ce soit, cette proclamation intègre la maladie dans le cadre reconnu de la vulnérabilité dont elle est une expression particulière mais non incongrue. Alors l'unité de la personne est préservée et elle continue à se construire et à créer des relations véritables.

Signifier l'entière humanité dans sa vulnérabilité même reste le seul objectif valable. Soigner à tout prix, en rester à la technique objectivante, à une sympathie apitoyée et infantilisante, s'enfermer dans le silence représentent autant de conduites d'évitement. Ces réactions s'égarent en s'étendant sur le superficiel, l'accidentel. Elles bavardent et ne parlent pas, donc elles fatiguent et trompent. Dire la vérité à un malade est un acte qui n'est compréhensible que si celui qui parle entend bien accompagner jusqu'au bout celui à qui il la dit. Car la vérité la plus crue reste partielle tant qu'elle ne rejoint pas l'autre en ses réalités existentielles : tu es malade, tu es vulnérable comme moi, mais nous sommes deux hommes appelés à la même exigence de devenir ensemble davantage humains. La parole accompagne alors le passage à une existence entière. L'unicité, rendue absurde par le face-à-face avec la vulnérabilité, retrouve une distance, un recul, qui permet d'exister en partageant une semblable humanité.

La vulnérabilité n'est donc pas qu'un vide, qu'une blessure. Elle offre surtout un espace où surgit le désir. Or celui-ci ne proclame pas d'abord : « Je veux vivre » – c'est le besoin qui s'exprime ainsi pour combler le manque d'être –, le désir proclame : « Je veux devenir homme. » Parce que la vulnérabilité est première, le désir est fondamental. Capable de jaillir en toute situation, même les pires, il reste tension vers la rencontre et la reconnaissance. La réponse authentique à la vulnérabilité ne réside donc ni dans les conduites d'évitement, ni dans les subterfuges trompeurs, mais bien dans la considération de l'appel qu'elle lance à devenir homme. Ce qui ne peut être

accueilli que par une autre personne tout aussi vulnérable. La vulnérabilité blesse, mais comme une source.

Face au creux de la vulnérabilité se présente alors un autre vide, une semblable béance. Aimer ne consiste pas à remplir les blessures, ni à s'étourdir l'un par l'autre, mais à conjoindre deux fragilités pour offrir aux personnes l'horizon jamais rempli de leur marche, de leur passage incessant à l'existence. Réciprocité radicale.

Cette tension de toute rencontre, inépuisable mais capable de s'exprimer par la plus humble attention, ne saurait se poser de manière rituelle. Il n'existe pas de geste préétabli ni de médication prescrite. Elle se manifeste en produisant ses propres *symboles* de signification : un mot nouveau, un geste, une présence fidèle. Ces actes naissent du don qui vient répondre à l'appel de l'autre. Ils lui disent beaucoup plus que « je veux que tu vives ». Ils lui confient la part commune d'humanité. Le symbole transcrit dans une relation ce qui est le plus intime et le plus commun, la même exigence de donner sens à chaque instant de l'existence.

Mais que veut dire donner sens ? Le sens naît d'une orientation et d'un acte. Une orientation tendue par la même exigence de devenir homme, attirée vers cet échange qui reconnaît en l'autre une commune destinée. Et un acte, car le sens ne prend forme et consistance que par le fait de le poser, de l'effectuer, de le relancer à nouveau. Donner sens se fait par les symboles. Un symbole ne vieillit pas. Il exige d'être produit, à chaque fois nouveau. Il transfigure ainsi une vulnérabilité inévitable en désir de rencontre de plus en plus vraie. Le symbole est la santé d'une liberté.

Ces remarques proposent à la liturgie des réflexions peut-être précieuses. La liturgie est beaucoup plus que le rite, elle est un acte qui produit des symboles. Le rite remplit son office, il est posé, plein, bien accompli. En cela, il reste du domaine du besoin. La liturgie n'a pas pour effet de combler ni de satisfaire. Elle blesse, car elle ouvre. Le symbole soigne parce qu'il donne une présence mais enlève une possession. On ne détient ni ne retient un symbole. Parce que la liturgie parle symboliquement, elle prend en compte la vulnérabilité. Le rite est intemporel. La

liturgie inscrit dans le « maintenant » la non-nécessité, la contingence. Mais elle en fait le lieu de rencontre de l'Autre. Elle convertit la vulnérabilité (la peur de Moïse au Sinaï) en termes du désir et de l'alliance. Elle traite donc l'homme à hauteur d'homme. C'est ainsi qu'elle le guérit : Christ-Médecin.

### Va en paix

On soigne une maladie, mais on ne guérit pas la vulnérabilité. Tout au contraire, il s'agit d'apprendre à vivre avec elle. À propos de l'Eucharistie, saint Paul écrit aux Corinthiens : « Vous annoncez la mort du Seigneur » (1 Co 11, 26). Jusqu'au retour du Christ, il place ainsi en évidence la vulnérabilité du Verbe incarné. La résurrection elle-même porte les plaies du Crucifié, plaies mortelles pour tout être encore dans la chair du vieux monde. Loin d'évacuer la croix, la résurrection présente les blessures glorieuses comme signes indélébiles de la personne du Christ. Car ce qu'Il a fait en un corps d'homme révèle quelle relation Il entretient avec son Père : la totale offrande de son désir.

Le Christ s'offre au Père : Il lui remet son esprit (Lc 23, 45) en preuve de l'éternelle intimité de leur commun désir. La paix qu'Il laisse à ses disciples (Jn 14, 27) n'est pas la tranquillité que critique Jérémie (6, 14 ; 8, 11), mais la tension de la marche qui conduit son exode, son retour vers le Père. Sa vulnérabilité humaine exprime donc ce qu'Il partage avec son Père, le don absolu de l'un à l'autre. Cette paix, loin d'être statique, évolue dans le dynamisme d'une confiance réciproque.

Marche et réciprocité : telle est la véritable manière d'aborder la vulnérabilité. Marche, par l'exigence d'exister sans assoupissement, sans se contenter du simple fait d'être là. Marche, par la contrainte humanisante de donner sens à sa vie. Et réciprocité, car c'est dans un échange de plus en plus large avec d'autres libertés que la personne prend conscience de son unicité. Être unique, si seul devant

sa contingence, il ne révèle toute sa profondeur qu'au fur et à mesure que s'écrit dans l'échange la rencontre d'un autre, semblable et différent. La vulnérabilité n'appelle pas une tranquillité qui lui voilerait les yeux et endormirait, elle offre l'espace de la reconnaissance et du désir. Parce qu'elle est blessée et non remplie, elle tend de plus en plus vers la confiance et vers l'alliance. L'assumer ne suffit pas. Il faut la rendre féconde : elle apprend à l'homme ce qu'est l'homme et quelle vocation l'attire.

La santé n'est donc pas la réplétude. Nul ne remontera jamais dans le sein maternel comblant et immédiatement satisfaisant. Naître au monde invite à naître à soi. Dans cette exigence d'humanité sans laquelle toute paix serait fausse, l'homme trouve un appel qui le lance toujours en avant. La pire maladie serait de dire « Assez ». Quand surgit cette tentation de s'asseoir ou de démissionner, puisse-t-il y avoir à nos côtés une présence fraternelle qui symbolise le seul mot libre et apaisant : « Encore ! »

† Albert Rouet,  
évêque de Poitiers.